Les anarchistes veulent instaurer un milieu social assurant à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

N° 70
Avril 2015

le libertaire
revue de synthèse anarchiste

Créé par Joseph Dejacques en 1858 aux U.S.A. (En Français), repris par Sébastien Faure en 1895.
Actuellement publié par le groupe Jules Durand et des individuels anarchistes.

Les libertaires : une force politique novatrice

On nous rebat les oreilles avec le tripartisme qui s'ancre dans le paysage politique français, tout cela est faux. En réalité, nous sommes en plein bipartisme avec d'un côté le parti des abstentionnistes et de l'autre celui des votants. Le tripartisme ne vise que ce dernier parti, c'est-à-dire à peine 50% de la population compte tenu des votes blancs, nuls…

Ce tripartisme est très instable car il promeut bien peu de perspectives enthousiasmantes.

Un tiers des 50% d'électeurs vote pour le FN qui se découvre depuis peu le représentant du peuple après avoir eu un programme des plus libéraux: contre les grèves, contre les syndicats, pour l'allongement du temps de travail et le recul de l'âge de départ en retraite…
Un autre tiers, de plus en plus droitier, est le chantre du patronat et de l'économisme.
Le dernier tiers, dit de gauche, entremêle maintenant ceux qui aiment l'entreprise (les partisans de Valls, Macron…) et les bobos, moralisateurs de la vie publique mais qui ne vivent et ne travaillent ni dans les quartiers ghettos, ni chez les négriers des temps modernes. Autant dire que ces appointés du militantisme sont bien déconnectés des réalités que vivent les travailleurs par exemple.

Autant dire aussi que la représentation nationale n'offre guère d'alternative à ses électeurs. Mais finalement que représente un tiers d'une moitié de votants : pas grand-chose à vrai dire.
Chacun s'ingénie aujourd'hui à essayer de redonner du sens à la vie politique. Certains entrevoient des perspectives d'avenir avec Podemos en Espagne et Syriza en Grèce. Même si ces mouvements semblent plus sympathiques, ils n'en demeurent pas moins prisonniers du vide intellectuel qui préside à nos destinées.

Nous avons besoin d'un new deal politique et les libertaires ne sont pas démunis de propositions.

Les libertaires ne participent pas à la lutte des places mais à la lutte des classes. Ce point est important car il dénote chez nous une non-volonté de parvenir à des fins personnelles. Les terrains d'interventions sont multiples et à notre avis complémentaires à condition d'être fédérés en toute autonomie. Les anarcho-syndicalistes ont leur utilité dans la défense quotidienne des travailleurs et comme rempart aux idées nauséabondes des extrémistes de droite sur les lieux de travail. Les Zadistes ont vocation à empêcher des projets inutiles, coûteux, dangereux écologiquement et ne profitant qu'à une minorité toujours prompte à vouloir se faire du fric sur le dos de la population locale et des contribuables. Ils instaurent des pratiques autogestionnaires qui seront réinvesties dans d'autres luttes. Des libertaires mettent en application des pratiques alternatives dans les quartiers ou chez les intermittents du spectacle : tournées dans les villages, chapiteaux, jeux pour enfants, soirées festives et conviviales…Et nous pourrions citer de multiples autres exemples.

Les libertaires se doivent de gagner par ailleurs la bataille culturelle que nous mène les médias traditionnels : journaux, télé, radio, web…C'est pourquoi, il est de notre devoir d'investir davantage dans la création de nouveaux médias : monter des radios libres, une chaîne de télévision, des journaux (papier et sur le net…) à vocation subversive, le cinéma, des maisons d'édition… Et surtout la chanson qui permet aux jeunes de s'identifier à de nobles causes. Cette bataille culturelle dans tous ces champs entrecroisés est indispensable pour faire contrepoids au décervelage en cours organisé par le pouvoir.

Il ne suffit pas de s'indigner, il faut créer et changer les choses, à son niveau puis à une échelle de plus en plus importante.
La politique est en panne, il faut la réinventer et chasser les mauvaises manières incrustées depuis les origines du suffrage dit universel. Le combat pour construire une société égalitaire, libertaire et fraternelle reste plus que jamais à l'ordre du jour.

Le pire serait de s'abstenir de bouger pour changer de vie et de vision politique et de se retrouver avec pour seul horizon un duel Hollande-Sarkozy ou Sarkozy-Marine Le Pen à la présidentielle de 2017 car finalement les deux premiers ne sont que les deux faces d'une même pièce et les deux derniers le terreau d'une droite dure anti-ouvrière et antisociale.

Syndicalisme enseignant

Depuis une cinquantaine d'années le syndicalisme enseignant a bien changé. Le SNI, syndicat unique avec ses trois tendances, était un syndicat réellement représentatif quant au nombre de ses adhérents et au niveau de la participation électorale.

Ses dirigeants havrais étaient souvent socialistes et libres penseurs donc attachés à la laïcité. La minorité communiste tablait sur l'appui du puissant parti communiste du Havre pour asséner quelques flèches empoisonnées à la direction socialiste. Quant 'à la minorité libertaire, elle s'investissait pédagogiquement à défaut d'avoir une audience syndicale importante.

Aujourd'hui, le syndicalisme est émietté et une dizaine de syndicats représentant divers courants politiques se partagent 45% des voix aux élections professionnelles. Quant au nombre de syndiqués…On est bien loin du SNI d'antan.

Aucun syndicat seul ne peut lancer d'actions d'envergure à l'heure actuelle. Les intersyndicales deviennent donc incontournables pour mobiliser lors de grèves ou d'actions localisées.

Le syndicalisme enseignant suit donc la pente d'une désyndicalisation générale même s'il n'est pas encore au point dramatique du secteur privé (à peine 5% de syndiqués).

Les syndicats SE-UNSA et SGEN-CFDT sont toujours des courroies de transmission du Parti socialiste, parti qui n'est plus socialiste depuis bien longtemps mais est devenu au fil de la dégringolade du PC, un parti libéral plus à droite que ne l'était le parti de Giscard d'Estaing avant mai 1981.

A l'heure actuelle, ces syndicats contrairement au SNI sont dans l'incapacité de mobiliser seuls la profession. Quant au SNUIPP local dirigé par des militants du NPA qui ont profité du départ des responsables syndicalistes communistes à la retraite et du non renouvellement d'équipes syndicales alternatives, il ne peut s'allier qu'avec la CGT et SUD qui lui servent de faire-valoir. Mais l'intersyndicale attire…

Pourtant le syndicalisme d'aujourd'hui fonctionne d'après un logiciel obsolète où la stratégie n'a pas suivi l'évolution d'une administration qui campe systématiquement aujourd'hui sur ses positions en n'écoutant ni la colère ni l'exaspération d'une profession au bout du rouleau notamment en REP/REP+. Pour les syndicats, il n'y a plus de grain à moudre selon l'expression consacrée. Le pire c'est que la démoralisation engendre la démotivation et il n'est plus rare d'entendre dans les cours d'école que les enseignants aimeraient changer de métier. Qu'ils sont fatigués par les enfants, les parents, les sollicitations administratives récurrentes…Et bon nombre d'enseignants arrivent dans le métier non plus par vocation mais faute de mieux de par la situation du marché de l'emploi.

La logique syndicale fonctionne toujours sur le traditionnel et immuable schéma : assemblée générale – rassemblements devant la maison de l'éducation ou la Sous-préfecture - grève de 24H avec défilé si l'effectif le permet.

La logique est purement corporative car les parents sont souvent les grands absents de ces mobilisations. ET pourtant force est de constater que sans les parents, les intersyndicales même représentatives n'obtiennent rien ou que des miettes présentées comme des succès dûs à la mobilisation. On se contente du « c'est mieux que rien »…Mais sur le fond rien n'est résolu. On est dans le replâtrage.

Il est clair que sans recourir aux parents, les chances de gagner sont rares. Si la grève générale demeure l'idéal, on doit faire selon le principe de réalité et revisiter le champ des possibles.

La réflexion devrait donc porter sur ce que font d'autres professions ici ou dans d'autres pays. Les auto-écoles, les taxis…séparément…à quelques centaines de véhicules obtiennent des rendez-vous au ministère, des négociations, des avancées…mais les enseignants ne peuvent utiliser ces méthodes d'action alors qu'ils sont des centaines de milliers ?
Quand un établissement scolaire est en grande difficulté et ses personnels en souffrance, pourquoi le syndicalisme ne favorise t-il pas la création d'une caisse de grève afin d'aider à la reconduction d'une grève sur un secteur épaulé financièrement par la masse des autres enseignants…

Pourquoi ne pas remettre au goût du jour les grèves tournantes par secteurs géographiques afin de maintenir une pression constante sur les autorités académiques avec une bonne couverture médiatique.

En Grèce, en Espagne, voire aux Etats-Unis avec « Occupy Wall Street », des méthodes d'action directe, d'assemblées délibératives se sont déroulées avec succès. Des prises de conscience ont eu lieu.

De nombreuses autres actions peuvent aussi naître au fur et à mesure, en fonction de rapports de force…C'est dans l'action qu'une certaine pratique se met en place et qui débouche vers une nouvelle réflexion pour à nouveau agir. Il faut remettre l'imagination au pouvoir.

Elisée RECLUS

Un malentendu qu'il est indispensable de dissiper, existe dans nos milieux au sujet d'Elisée Reclus. Il est regrettable d'entendre dire : « Reclus, une vieille barbe » ou « bien périmé, Reclus » ou encore « Que lire encore de lui aujourd'hui ? » car c'est injuste, faux.

Ces jugements à l'emporte-pièce témoignent du peu de sérieux que certains apportent à leur culture, influencés qu'ils sont bien souvent par les placards criards et les titres sur quatre colonnes.

Reclus n'est ni périmé, ni inactuel. Nous ne pouvons, en ces quelques lignes, que l'affirmer. Mais nous devons dire que ceux qui feront ce que je viens de faire moi-même pour cette étude, relire Reclus, ou s'ils ne l'ont fait déjà, le lire, ne perdront pas leur temps. Prenons, par exemple, la « Correspondance » et l'on sera étonné de la richesse « libertaire » de cette œuvre en « marge » du monument littéraire que laisse, par ailleurs, Reclus.

D'origine protestante, né le 30 mars 1830 à Sainte-Foy-la-Grande, dans la Gironde, il mourut près de Bruxelles, le 4 juillet 1905. Son cercueil fut accompagné seulement, suivant son désir formel, par le seul Paul Reclus, son neveu.

Elisée Reclus, avec son frère Elie, qui fut compagnon et l'ami cher de toute sa vie, eut une enfance et une jeunesse pieuses et consacrées à l'étude, dans leur famille, puis en Allemagne, dans un collège dirigé par les Frères Moraves, secte chère au pasteur, leur père.

Ils suivirent ensuite les cours de la Faculté protestante de Montauban ; puis, en 1848, ils repartirent pour l'Allemagne où ils suivirent les cours du grand géographe Karl Ritter. Ils y étaient l'un et l'autre au moment où éclatait, en France, la Révolution de 1848. Revenus à Montauban, ils étudièrent Proudhon, Leroux, Schelling. Mais, après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, dénoncés pour leur esprit d'indépendance et leurs tendances « républicaines », ils durent quitter la France et n'y rentrèrent qu'en 1857, et, ainsi, Elisée Reclus connut, pour la première fois, le goût amer de l'exil. De Londres, où il se rendit tout d'abord, il gagna l'Irlande, où il prit contact avec la « terre » qu'il devait étudier si passionnément en s'occupant d'un domaine de 82 hectares, puis l'Amérique, à New York d'abord, en Louisiane ensuite, et enfin en Colombie, d'où il rapporta le récit de l'expérience qu'il tenta : « Voyage à la Sierra Novada de Sainte-Marthe » (« Revue des Deux-Mondes », 1858-1859, et Hachette, 1861). Il revint en France en 1857, se maria et commença d'écrire la remarquable « Histoire d'un ruisseau » et la « Terre, description des phénomènes du globe »…

Quelques mots d'histoire - La Société Nouvelle - Novembre 1894

Le premier fait qui frappe l'homme sincère dans ses études sur les évolutions contrastées de l'Homme et de la Terre est l'unité définitive s'accomplissant dans l'infinie variété des contrées du monde habitable. L'histoire se composait jadis d'histoires distinctes, locales et partielles, ne convergeant point vers un centre commun : pour les gens de l'Occident, elles gravitaient autour de Babylone ou de Jérusalem, d'Athènes ou d'Alexandrie, de Rome ou de Byzance ; pour les Asiates, elles avaient les foyers distincts de Cambalou, Nanking, Oujein, Bénarès ou Delhi ; tandis que dans le Nouveau Monde, alors inconnu de l'Ancien, des peuples regardaient les uns vers Tezcuco ou Mexico, les autres vers Cuzco ou Cajamarca, et que des milliers de tribus sauvages imaginaient pour centre du monde un groupe de huttes blotti dans la forêt, peut-être même une simple cabane au milieu des prairies, une roche, un arbre sacré auquel pendait quelques étoffes. Maintenant l'histoire est bien celle du monde entier : elle se meut autour de Séoul et sur les bords du golfe de Petchili, dans les forêts profondes du Caucase et sur les plateaux abyssins, dans les îles de la Sonde et dans les Antilles aussi bien que dans tous les lieux fameux considérés jadis comme les «ombilics» du grand corps terrestre. Toutes les sources du fleuve, autrefois distinctes et coulant souterrainement dans les cavernes, se sont unies en un seul lit, et les eaux se déroulent largement à la lumière du ciel. De nos jours seulement l'histoire peut se dire «universelle» et s'appliquer à toute la famille des hommes. Les petites patries locales perdent de leur importance relative en proportion inverse de la valeur que prend la grande patrie mondiale. Les frontières de convention, toujours incertaines et flottantes, s'effacent graduellement, et, sans le vouloir, le patriote le plus ardent devient citoyen du monde : malgré son aversion de l'étranger, malgré la douane qui le protège contre le commerce avec le dehors, malgré les canons affrontés des deux côtés de la ligne tabouée, il mange du pain qui lui vient de l'Inde, boit un café qu'ont récolté des nègres ou des malais, s'habille d'étoffes dont l'Amérique envoie la fibre, utilise des inventions dues au travail combiné de mille inventeurs de tout temps et de toute race, vit des sentiments et des pensées que des millions d'hommes vivent avec lui d'un bout du monde à l'autre.

Les penser, les sentiments, sinon communs du moins tendant à le devenir, telle est la conséquence d'incalculable portée qu'entraîne cette fusion des histoires locales en histoire universelle. La parole de Pascal : «Vérité en deçà ; erreur au delà des Pyrénées !» se transforme graduellement en un paradoxe. La compréhension des mêmes lois scientifiques formulées en un langage d'une précision et par conséquent d'une identité parfaite, la recherche des mêmes origines intellectuelles, la vénération des mêmes noms historiques, la préoccupation constante des mêmes problèmes politiques et sociaux, la vibration harmonique des évolutions parallèles qui se produisent dans chaque groupe communal ou national, enfin, l'entremêlement croissant des langues, tout cela fait des hommes, si rebelles, si hargneux qu'ils soient à l'amitié, autant de compatriotes et de frères. Sans doute, cette évolution est loin d'être finie et nous assisterons encore à bien des explosions de haines nationales, mais il n'est pas interdit à ceux d'entre nous qui voient et qui prévoient de comprendre le sens des événements, d'en suivre les conséquences, d'en prédire le résultat certain.

L'histoire nous apprend aussi que le travail des hommes associés, aboutissant à la conquête et à l'unification de la surface planétaire, ne s'est point fait d'un mouvement toujours égal et continu. Loin de là : des périodes de réaction ont succédé aux périodes d'action, des reculs ont suivi les progrès ; la poussée générale s'est accomplie par une sorte d'oscillation, par une série d'allées et de venues, comparable au va-et-vient des vagues dans la marée montante ; toujours une alternance de reculs momentanés s'est produite dans la marche collective des hommes. Depuis que la mémoire des événements nous a été conservée par des annales, nous constatons l'accroissement prodigieux des richesses, et nous voyons que dans l'ensemble nous avons progressé en science et en morale aussi bien qu'en avoir : l'humanité a pris conscience d'elle-même en son immense domaine. Mais souvent les phénomènes de régression durèrent si longtemps, s'étendirent en des contrées si vastes que l'on put croire à l'irrémédiable décadence ; on s'imagina que l'âge de fer avait succédé à l'âge d'or et que l'âge de fer lui-même serait suivi par un âge de boue. Pouvait-on échapper à ces illusions quand on voyait des contrées entières retomber dans l'inculture et disparaître les peuples qui les habitaient, quand des centaines, même des milliers d'années, comme durant le moyen âge, s'écoulaient dans une sorte de nuit,

avant qu'on eût pu retrouver la lumière de la science acquise précédemment, reprendre la connaissance des contrées déjà parcourues et décrites ? Maintenant les périodes de réaction sont plus courtes : elles s'abrègent de siècle en siècle, et nous pouvons en étudier le rythme, essayer d'en prédire la durée toujours amoindrie, chercher même à les prévenir, grâce au mouvement accéléré de la pensée.

L'histoire nous montre que tout développement progressif s'est fait en raison de la liberté d'initiative, que tout mouvement régressif, sauf en cas de catastrophe naturelle, inondation ou tremble-terre, a eu pour cause un retour, une aggravation de servitude.

Toutes choses égales d'ailleurs, les progrès d'une société se mesurent à la liberté de pensée et d'action dont y jouissent les individus. La poussée de vie ne vient qu'avec la gaieté et la force donnée par l'absence de maîtres ; mais dès qu'il faut se ranger, se régler, regarder avec inquiétude autour de soi, se garer du bâton qui menace de vous frapper, ou des lois, des règlements, des oukases qui guettent de tous les coins, la force d'invention se tarit, l'esprit se stérilise, la libre action se change en routine, la vie s'appauvrit, et l'on finit même par désapprendre ce que l'on savait jadis ; de même dans le corps d'un vieillard les extrémités se refroidissent, la vie se concentre dans les organes essentiels pour maintenir au moins la circulation du sang. Heureusement que l'esprit humain, d'une infinie subtilité, échappe toujours par quelque point à la compression. César, Tamerlan et d'autres conquérants dévastèrent le monde, ne laissant derrière eux que des cadavres et des ruines, mais que de communautés ignorées se maintinrent dans les vallons écartés des montagnes ! Si l'Inquisition tortura et brûla ceux qui se permettaient de penser librement, que de paysans sincères et bons, que d'enfants de la nature restèrent en dehors de ses atteintes, gardant ne la sincérité de leur âme naïve une franche indépendance ! C'est ainsi que, dans les contes de fées et dans les légendes des religions, les massacres épargnent toujours l'enfant qui porte en soi l'invincible destin. Si violentes qu'aient été les grandes réactions contre la poussée de la liberté, elles n'ont jamais subjugué qu'une partie des peuples. Le rêve atroce de l'empire universel ne s'est jamais réalisé. Dans la lutte de tous les pays et de tous les siècles qui n'a cessé de sévir entre la pensée libre et l'oppression de la pensée, lutte dont les mille alternatives sont la véritable histoire, c'est la liberté, qui, sans avoir encore définitivement triomphé, a l'incomparable avantage de l'attaque : ses rayons, comme ceux du soleil, se dardent en flèches à travers le brouillard. Le vieux monde est toujours sur la défensive par rapport au nouveau et les révolutions qui se succèdent sont pour lui autant de défaites successives

Mais il y a lutte, lutte incessante, et la victoire définitive n'est point gagnée : l'ère des révolutions, quoi qu'on en dise, est loin d'être close, et même elle ne peut l'être tant que l'évolution accomplie dans les esprits se heurtera contre la résistance des préjugés et de ce que l'on appelle les «intérêts établis». Le changement doit être d'autant plus brusque et même d'autant plus violent que la digue à renverser est plus haute et plus large, composée des matériaux plus solidement maçonnés. S'il y avait franc jeu entre les forces en lutte, si les réacteurs et les novateurs, séparés par la masse oscillante des sceptiques et des irrésolus, combattaient personnellement sans alliance avec des forces étrangères, les questions seraient plus vite résolues, et les évolutions déjà mûres seraient pacifiquement suivies des révolutions correspondantes ; mais ces multitudes, non encore nées à la vie individuelle de la pensée et de l'action libres, constituent un énorme poids mort que les dispensateurs du pouvoir emploient à leur profit pour écraser leurs adversaires. Le cours naturel de l'histoire se trouve ainsi retardé ; mais le retard ne se transforme pas en arrêt définitif si la poussée morale est assez puissante pour susciter de nouveaux lutteurs et pour ébranler la foi de ceux qui défendent les causes vieillies. Tout ce qui est incapable de se renouveler, de s'accommoder au milieu changeant, est condamné d'avance : la force brute ne lui servira de rien ; l'utopie d'aujourd'hui, se précisant de jour en jour, deviendra la réalité de demain.

Certes, tous, qui que nous soyons, hommes de désir ou dolents du passé, tous nous avons la conviction de changements prochains, d'évolutions intellectuelles et morales destinées à produire d'inévitables révolutions. Puisque nous prévoyons de grands événements et que chacun de nous y aura sa part d'action, minime ou puissante, notre devoir est de ne point nous laisser entraîner comme des fétus au vent, mais de nous saisir énergiquement et de nous rendre compte avec une sincérité parfaite de ce que

nous pensons et de ce que nous voulons. Quel est l'idéal personnel de chacun de nous ? Quel est l'idéal collectif qui nous semble ressortir de tous les désirs, de toutes les volontés tendues ? Criminel, lâche du moins, est celui qui se taira tout en croyant pouvoir répondre à cette question. Libre à quiconque de voir dans l'idéal présent un feu follet qui nous égare au milieu des fondrières ; mais que les moqueurs donnent aussi leur solution. Nous faisons appel à tous, afin que, nous aidant les uns les autres en notre désir de bien voir et de comprendre, nous nous rapprochions du grand but : «Être des hommes !»

Le premier point de notre idéal, évidemment, est que chaque homme possède de quoi manger, et j'entends par là que chacun ait la possibilité de vivre en des conditions parfaites de bien-être matériel.

Je doute qu'un homme quelconque, si égoïste, si dur qu'il soit envers les souffrants, se prononce nettement contre ce désir ; il lui suffira de ricaner en disant que la chose est impossible ; au besoin, il se retranchera derrière Malthus et autres savants économistes, afin de se dispenser de répondre lui-même. Quant à nous, étudions simplement la statistique, afin qu'elle réponde à notre place. Assez de documents ont été recueillis pour que nous puissions constater si la Terre offre à ses fils, en quantité suffisante, des bois et des métaux, des argiles à poterie, des fibres à étoffes, des fruits, des grains et des racines alimentaires. Nous pourrons dresser le total et si nous voyons que l'offre est supérieure à la demande, que l'ensemble des produits dépasse de beaucoup les besoins de la consommation, si nous constatons en outre que les moyens de communication, d'ailleurs faciles à décupler, suffisent amplement déjà pour égaliser l'abondance dans toutes les contrées de la Terre, notre idéal du «pain pour tous» paraîtra-t-il si chimérique, et les hommes de cœur pourront-ils avoir souci plus pressant que de célébrer enfin le premier repas dont nul infortuné ne soit exclu ?.

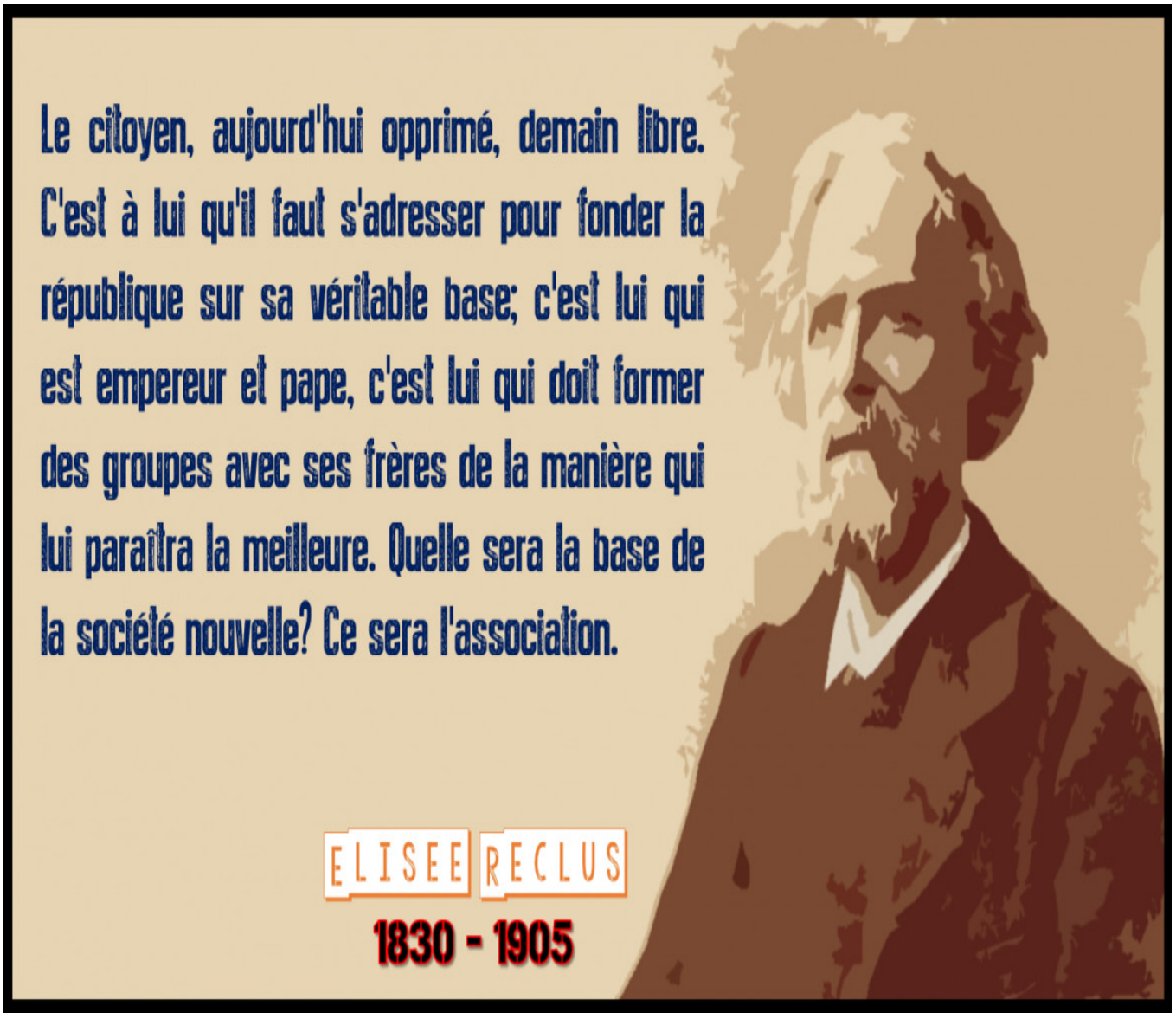
Le deuxième point de notre idéal se rattache au premier, car s'il est vrai que l'humanité ait du pain en surabondance, elle possède aussi le loisir nécessaire pour n'avoir plus besoin d'employer, dans les usines, les enfants à la place des hommes faits, et pour utiliser toute la période de préparation à l'étude de la vie par l'éducation complète, intégrale de l'individu. «L'homme ne vit pas de pain seulement», il vit aussi de la pensée. Le «banquet de la vie», dont parlent les poètes et les philosophes, n'est que par figure celui où se nourrit le corps ; le vrai banquet est celui «de Platon» où l'on échange des idées, où les hommes se comprennent et s'instruisent mutuellement, où, comme dans la cène pascale, une même nourriture spirituelle unit tous les convives en un même corps, leur donne à tous une âme commune. Mais en vue de cette communion des humains la première chose à faire, l'œuvre urgente par excellence, n'est-elle pas d'assurer à tous l'instruction matérielle, le développement de chaque intelligence dans la mesure complète de ses capacités ? Ce que Périclès disait d'Athènes, qu'elle était une «école de la Grèce», il faut le rendre une vérité pour toutes nos villes et faire autant d'écoles du monde, et des écoles vraies, dans lesquelles tous enseignent à tous et se fassent enseigner par tous, dans la plénitude de leur liberté, sans restrictions provenant d'une limite d'âge, de profession, de fortune, ou d'un manque de certificats et autres paperasses. Tel est notre idéal, bien différent de celui des esprits «modérés», des gens «sages» qui veulent faire deux parts de la science, l'une étroite et savamment falsifiée pour les enfants pauvres destinés à servir, l'autre large, libre, sans limites imposées, amplifiée d'orgueil, et par conséquent également faussée, pour les enfants riches destinés à commander. Mieux vaut cent fois l'idéal du fidèle auquel la «foi dans l'absurde» suffit et qui ne veut de science pour personne !

L'homme qui mange à sa faim et qui s'instruit à son gré est un homme libre et pour tous un égal ; mais il lui resterait un autre idéal à satisfaire, la fraternité, si ce progrès ne se réalisait pas nécessairement avec l'idéal du pain et de l'instruction, si tous les progrès ne se déterminaient pas mutuellement, et si l'éducation réelle, qui forme l'esprit, ne formait pas aussi le cœur. A elle de tourner la combativité de l'homme vers d'autres buts que le dommage ou la mort de son semblable, de se reporter vers des travaux de force, vers d'âpres et difficiles recherches, vers les voyages lointains entremêlés de périls, vers des épreuves redoutables, mais utiles pour la communauté. A l'éducation de compléter, d'une manière directe, la moralisation produite indirectement par la suppression de la misère et de l'ignorance. Si le travailleur, sûr de son pain, n'a plus à s'incliner humblement devant

quelques seigneurs, prêt à subir toutes les humiliations qu'on voudra lui infliger ; si les jeunes filles, si les mères ne sont plus obligées de se vendre à tous les pourceaux qui passent, afin de manger ou de donner à manger à leur famille ; si les enfants deviennent vraiment des hommes, sains, dispos et forts, les conditions du milieu social devront complètement changer ; des êtres nouveaux constitueront une société nouvelle. Étant donnée une humanité composée d'êtres libres, égaux, instruits, il est impossible de se la figurer avec des millions de soldats sans volonté personnelle, attendant le geste ou le cri qui leur dira de s'entre-tuer, avec d'autres millions d'esclaves obéissants, passant leur vie à gratter du papier, avec la tourbe de ceux, prêtres, magistrats, gens de police, dénonciateurs et bourreaux, qui ont charge d'enseigner par la terreur et d'assurer par le glaive la morale des nations.

Non, la personne humaine, ayant enfin de pain du corps et celui de l'esprit, ne s'accommodera pas d'un pareil régime, qui eût déjà fait périr l'humanité si elle n'avait pas eu en elle des éléments puissants de résistance et de renouveau : l'invincible amour de la vie, la curiosité de savoir, l'ironie vengeresse contre les dominateurs et l'esprit de solidarité entre tous ceux qui souffrent. Cette force collective des humbles, de tous ceux qui par eux-mêmes ne sont presque rien, cette force est celle sur laquelle nous comptons pour réaliser notre triple idéal : la conquête du pain, celle de l'instruction, et la moralité pour tous. Les immenses progrès accomplis déjà nous donnent confiance dans l'avenir. Mais vous qui désespérer, retournez au dieu tout-puissant des anciennes théogonies, invoquez de nouveau le Christ rédempteur, avec son paradis où quelques élus à peine entendront le chant des violes pendant les siècles des siècles, tandis que dans l'enfer les milliards et les milliards de maudits brûleront à jamais !

Élisée Reclus



L'anarchie et l'église

La conduite de l'anarchiste envers l'homme d'Église est tracée d'avance. Aussi longtemps que les prêtres, moines et tous les détenteurs d'un pouvoir prétendu divin seront constitués en ligue de domination, il faut les combattre sans répit de toute l'énergie de sa volonté et de toutes les ressources de son intelligence et de sa force. D'ailleurs, cette lutte acharnée ne doit empêcher nullement que nous gardions le respect personnel et toute la sympathie humaine pour chaque individu chrétien, bouddhiste ou fétichiste dès que sa puissance d'attaque et de domination aura été rompue. Nous commencerons par nous affranchir, puis nous travaillerons à l'affranchissement du ci-devant adversaire.

Ce que nous avons à craindre de l'Église ou des églises est clairement enseigné par l'histoire. A cet égard, toute méprise, toute confusion sont impossibles. Nous sommes haïs, exécrés, maudits : on nous voue non seulement aux supplices de l'enfer, - ce qui n'a pas de sens pour nous, - mais on nous signale à la vindicte des lois temporelles, à la vengeance spéciale des rois, des geôliers et des bourreaux, même à l'ingéniosité des tortureurs que la Sainte Inquisition, toujours vivante, entretient dans les cachots. Le langage officiel des papes, fulminé dans leurs bulles récentes, dirige expressément la campagne contre les « novateurs insensés et diaboliques, les orgueilleux disciples d'une science prétendue, les gens en délire qui vantent la liberté de conscience, les corrupteurs de toutes choses sacrées, les odieux corrupteurs de la jeunesse, les ouvriers de crime et d'iniquité « . Ces maudits, ces anathèmes, ce sont, en premier lieu, ceux qui se disent hommes de révolution, anarchistes ou libertaires.

C'est bien ! Il est juste, il est légitime que des gens se disant et se croyant même sacrés pour exercer la domination absolue sur le genre humain, s'imaginent qu'ils sont les possesseurs des clefs du ciel et de l'enfer, concentrent toute la force de leur haine contre les réprouvés qui contestent leurs droits au pouvoir et condamnent toutes les manifestations de ce pouvoir : « Exterminez ! Exterminez ! « telle est la devise de l'Église, comme aux temps de Saint Dominique et d'Innocent III.

A l'intransigeance catholique, nous opposons égale intransigeance,mais en hommes et en hommes nourris de la science contemporaine, non en thaumaturges et en bourreaux.

Nous repoussons absolument la doctrine catholique, de même que celle de toutes les religions connexes, amies ou ennemies; nous combattons leurs institutions et leurs oeuvres; nous travaillons à détruire les effets de tous leurs actes.

Mais cela sans haine de leurs personnes, car nous n'ignorons point que tous les hommes sont déterminés par le milieu dans lequel leurs mères les ont bercés et la société les a nourris; nous savons qu'une autre éducation, des circonstances moins favorables auraient pu nous abêtir aussi, et ce que nous cherchons par dessus tout, c'est précisément de faire naître pour eux, - s'il en est encore temps - et pour toutes les générations à venir, des conditions nouvelles qui guériront enfin les hommes de la « folie de la croix « et autres hallucinations religieuses.

Nous ne songeons point à nous venger quand viendra le jour où nous serons les plus forts : les échafauds et les bûchers n'y suffiraient point, tant les Églises ont massacré d'infidèles au nom de leurs dieux respectifs, tant l'Église chrétienne tout spécialement a fait de victimes pendant quinze cent années de domination. La vengeance n'est point dans nos principes, car la haine appelle la haine et nous avons hâte d'entrer dans une ère nouvelle de paix sociale. Le ferme propos que voulons réaliser n'est point d'employer « les boyaux du dernier prêtre à tordre le cou du dernier roi ! « , mais de faire en sorte que ni prêtres ni rois ne puissent naître dans l'atmosphère purifiée de notre société nouvelle.

Logiquement, notre oeuvre révolutionnaire contre l'Église commence par être destructive avant qu'elle puisse devenir constructive, bien que les deux phases de l'action soient interdépendantes et s'accomplissent en même temps, mais sous divers aspects, suivant les différents milieux. Certes, nous savons que la force st inapplicable pour détruire les croyances sincères, les naïves et béates illusions; nous ne chercherons point à entrer dans

les consciences pour en expulser les troubles et les rêves, mais nous pouvons travailler de toutes nos énergies à écarter du fonctionnement social tout ce qui ne s'accorde pas avec des vérités scientifiques reconnues; nous pouvons combattre incessamment l'erreur de tous ceux qui prétendent avoir trouvé en dehors de l'humanité et du monde un point d'appui divin, permettant à des castes parasites de se grimer en intermédiaires dévotieux entre le créateur fictif et ses créatures.

Puisque la crainte et l'épouvante furent de tout temps les mobiles qui asservirent les hommes, - ainsi que rois, prêtres, magiciens et pédagogues l'ont eux-mêmes répété sous tant de formes diverses, -

Combattons incessamment cette terreur des dieux et de leurs interprètes par l'étude et par l'exposition de la sereine clarté des choses. Faisons la chasse à tous les mensonges que les bénéficiaires de l'antique sottise théologique ont répandus dans l'enseignement, dans les livres, dans les arts.

Et n'oublions pas d'enrayer le vil paiement des impôts directs que le clergé nous extorque, d'arrêter la construction des chapelles, des reposoirs, des églises, des croix, des statues votives et autres laideurs qui déshonorent nos villes et nos campagnes. Tarissons la source de ces millions qui, de toutes parts, affluent vers le grand mendiant de Rome et vers les sous-mendiants innombrables de ses congrégations. Enfin, par la propagande de chaque jour, enlevons aux prêtres les enfants qu'on leur donne à baptiser, les garçons et les filles qu'ils « confirment dans la foi « par l'ingestion d'une hostie, les jeunes gens qu'ils prétendent conjoindre, les malheureux qu'ils souillent en faisant naître le péché dans leur âme par la confession, les mourants qu'ils terrorisent encore au dernier moment de la vie. Déchristianisons le peuple !

Mais les écoles, même celles qui se disent laïques, christianisent leurs élèves, c'est-à-dire toute la génération pensante, nous est-il répondu. Et ces écoles comment les fermerons-nous, puisque nous trouvons devant elles des pères de famille revendiquant la « liberté « de l'éducation choisie par eux ? A nous qui parlons sans cesse de liberté et qui ne comprenons l'individu digne de ce nom que dans la plénitude de sa fière indépendance, voici qu'on oppose aussi la « liberté « ! Si ce mot répondait à une idée juste, nous n'aurions qu'à nous incliner en tout respect afin de rester fidèles à nous-mêmes; mais cette liberté du père de famille est-elle autre chose que le rapt, l'appropriation pure et simple d'un enfant qui devrait s'appartenir et que l'on remet à l'Église ou à l'État, pour qu'ils le déforment à souhait ? N'est-ce pas une liberté semblable à celle du manufacturier qui dispose de centaines ou de milliers de « bras « et qui les emploie comme il veut à concasser des métaux ou à croiser des fils; une liberté comme celle du général qui fait manœuvrer à sa guise des « unités tactiques « de « baïonnettes « et de « sabres « ?

Le père, héritier convaincu du pater familias romain, dispose également de ses fils et de ses filles, pour les tuer moralement ou, pis encore, pour les avilir. De ces deux individus, le père et l'enfant, virtuellement égaux à nos yeux, c'est le plus faible que nous avons à soutenir de notre force; c'est de lui que nous avons à nous déclarer solidaires, lui que nous tâcherons de défendre contre tous ceux qui lui font tort, fût-ce le père même ou celui qui se dit tel, fût-ce la mère qui le porta dans son sein ! Si, par une loi spéciale qu'imposa l'opinion publique, l'État refuse au père de famille le droit de condamner son fils à l'ignorance, nous qui sommes de coeur avec la génération nouvelle, nous mettrons tout en oeuvre, et sans lois, par la ligue de nos volontés, pour protéger la jeunesse contre une éducation mauvaise. Que l'enfant soit frappé, battu, torturé par des parents, qu'il soit même doucement empoisonné de gâteaux, de confitures ou de mensonges, ou bien qu'il soit catéchisé, dépravé par des frères ignorantins, qu'il apprenne chez les jésuites une histoire perfide, une fausse morale faite de bassesse et de cruauté, le crime nous semble être le même et nous le combattrons avec énergie, toujours âprement, solidaires de l'être auquel on a fait tort.

Certes, aussi longtemps que la famille se maintiendra sous sa forme monarchique, modèle des Etats qui nous gouvernent, l'exercice de notre volonté ferme d'intervention envers l'enfant contre les parents et lesprêtres restera d'un accomplissement difficile; mais ce n'en est pas moins dans ce sens que doit se porter tout notre effort. Etre le défenseur de la justice ou le complice du crime, il n'y a point de milieu.

En cette matière se pose encore, comme dans toutes les autres questions sociales, le grand problème qui se discute entre Tolstoï et les autres anarchistes, celui de la non-résistance ou de la résistance au mal. Pour notre part nous sommes d'avis que l'offensé qui ne résiste pas livre d'avance les humbles et les pauvres aux oppresseurs et aux riches.

Résistons sans haine, sans esprit de rancune ni de vengeance, avec toute la douceur sereine du philosophe qui se possède et reproduit exactement sa pensée profonde et son vouloir intime en chacun de ses actes, mais résistons !

L'école actuelle, qu'elle soit dirigée par le prêtre religieux ou par le prêtre laïque est nettement, absolument dirigée contre les hommes libres, autant que le serait une épée ou plutôt des millions d'épées, car il s'agit de dresser contre les novateurs les enfants de la génération nouvelle. Nous comprenons l'école comme la société « sans Dieu ni maître « et nous considérons par conséquences comme des lieux funestes tous ces antres où l'on enseigne l'obéissance à Dieu et surtout à ses représentants, les maîtres de toute espèce, pères et moines, rois et fonctionnaires, symboles et lois. Nous réprouvons autant les écoles où l'on enseigne les prétendus devoirs civiques - c'est-à-dire l'accomplissement des ordres d'en haut et la haine des peuples étrangers - que les écoles où l'on enjoint aux enfants de n'être plus que « des bâtons dans les mains des prêtres « . Nous savons qu'elles sont également mauvaises, et quand nous aurons la force, nous fermerons les unes et les autres comme les casernes et les lupanars.

Vaine menace, dira-t-on avec ironie. Vous n'êtes pas les plus forts, et nous commandons encore aux rois et aux militaires, aux magistrats et aux bourreaux. Oui, cela semble vrai; mais tout cet appareil de répression ne nous effraie point, car c'est aussi une grande force d'avoir la vérité pour alliée et de répandre la lumière devant soi. L'histoire se déroule en notre faveur, car si la science a « fait faillite « pour nos adversaires, elle est restée notre guide et notre soutien. La différence essentielle entre les suppôts de l'Eglise et ses ennemis, entre les asservis et les hommes libres, c'est que les premiers, privés d'initiative propre, n'existant que par la masse, non par la valeur individuelle, s'affaiblissent peu à peu et meurent, tandis que le renouveau de la vie se fait en nous par l'agissement spontané des forces anarchiques. Notre société naissante d'hommes libres, qui cherche péniblement à se dégager de la chrysalide bourgeoise, ne pourrait avoir aucune espérance de triompher un jour, elle ne pourrait même pas naître, si elle avait devant elle de vrais hommes avec un vouloir et une énergie propres, mais l'immense armée de dévots et des dévotes, flétrie par le prosternement et l'obéissance, reste condamnée à l'ataxie intellectuelle. Quelle que soit, au point de vue spécial de son métier, de son art ou de sa profession, la valeur du catholique croyant et pratiquant, quelles que soient aussi ses qualités d'homme, il n'est au point de vue de la pensée qu'une matière amorphe et sans consistance, puisqu'il a complaisamment abdiqué son jugement et par l'aveugle foi, s'est placé lui-même en dehors de l'humanité qui raisonne.

Toutefois l'armée des catholiques a pour elle la puissance de la routine, le fonctionnement de toutes les survivances, continuant d'agir en vertu de la force d'inertie. Spontanément, les genoux de millions d'individus fléchissent devant le prêtre resplendissant d'or et de soie; c'est portée par une série de mouvements réflexes que la foule s'amasse dans les nefs aux jours de fêtes patronales; elle célèbre la Noël et la Pâques parce que les générations antérieures ont célébré ces fêtes. L'image de la Vierge Marie et celle du Bambin sacré restent gravées dans les imaginations; le sceptique vénère sans savoir pourquoi le morceau de cuivre ou d'ivoire taillé en crucifix; il s'incline en parlant de la « morale de l'Évangile « , et quand il montre les étoiles à son fils, il ne manque pas de glorifier le divin horloger. Oui, toutes ces créatures de l'habitude, toutes ces porte-voix de la routine constituent une armée déjà redoutable par sa masse : c'est la matière humaine qui constitue les écrasantes majorités, et dont les cris sans pensée retentissent comme s'ils représentaient une opinion. Qu'importe ! Cette masse elle-même finit par ne plus obéir aux impulsions ataviques : on la voit rapidement devenir indifférente à ce jargon religieux qu'elle ne comprend plus; elle ne croit plus que le prêtre soit un interprète auprès de Dieu pour remettre les péchés, ni un interprète auprès du diable pour ensorceler les bêtes et les gens; le paysan, de même que l'ouvrier, n'a plus peur de son curé. Il a quelque idée de la science, sans la connaître encore et en attendant il redevient païen en se confiant vaguement aux forces de la nature.

Certes, la révolution silencieuse qui déchristianise lentement les masses populaires est un événement capital, mais il ne faut pas oublier que les adversaires les plus à craindre, parce qu'ils n'ont aucune sincérité, ne sont pas les pauvres roturiers du peuple, ni surtout les croyants, suicidés de l'esprit, que l'on voit se prosterner dans les chapelles comme séparés par un voile épais du monde réel. Les hypocrites ambitieux qui les mènent et les indifférents qui, sans être catholiques, se sont ralliés officiellement à l'Église, ceux qui font argent de la foi, sont autrement dangereux que les chrétiens. Par un phénomène contradictoire en apparence, l'armée cléricale devient plus nombreuse à mesure que la croyance s'évanouit. C'est que les forces ennemies se massent de part et d'autre. L'Église a groupé derrière elle tous ses complices naturels auxquels il faut des esclaves à commander, rois, militaires, fonctionnaires de tout acabit, voltairiens repentis et jusqu'aux honnêtes pères de famille qui veulent qu'on leur élève des enfants bien sages, stylés, gracieux, polis, de belles manières, se gardant avec prudence de tout ce qui pourrait ressembler à une pensée.

« Que nous racontez-vous là ! « dira sans doute quelque politicien que passionne la lutte actuelle entre les congrégations et le « bloc républicain « du Parlement français. « Ne savez-vous pas que l'État et l'Église sont définitivement brouillés, que les crucifix, les images des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie vont être enlevés des écoles et remplacés par de beaux portraits du Président de la République ? Ne savez-vous pas que les enfants sont désormais soigneusement préservés de la lèpre et des superstitions antiques et que des instituteurs civils leur dispenseront une éducation fondée sur la science, débarrassée de tout mensonge, toujours respectueux de la liberté ? « Hélas ! nous savons bien qu'on se dispute là-haut parmi les détenteurs du pouvoir; nous savons que les gens du clergé, les séculiers et les réguliers sont en désaccord sur la distribution des prébendes et du casuel; nous savons que la vieille querelle des « investitudes « se continue de siècle en siècle entre le pape et les États laïques; mais cela n'empêche pas que les deux détenteurs de la domination, religieux et politiciens, ne soient au fond d'accord, même dans leurs excommunications réciproques, et qu'ils comprennent de la même manière leur mission divine à l'égard du peuple gouverné. Les uns et les autres donneront aux enfants le même enseignement,celui de l'obéissance. Du moins, parmi ces éducateurs à rebours,les prêtres sont-ils les plus logiques, puisqu'ils prétendent représenter Dieu, le Créateur et Maître Universel. Hier encore, sous la haute protection de la République, ils ont été les maîtres absolus, incontestés.

Tous les éléments de la réaction étaient alors unis sous le même labarum symbolique, le « signe de la Croix « ; il eût été naïf de se laisser tromper par la devise de ce drapeau; il ne s'agissait plus ici de la foi religieuse, mais de la domination, la croyance intime n'était qu'un prétexte pour la majorité de ceux qui veulent garder le monopole des pouvoirs et des richesses ;

Pour eux le but unique était d'empêcher à tout prix la réalisation de l'idéal moderne, le pain pour tous, la liberté, le travail et le loisir pour tous.

Nos ennemis, quoique se haïssant et se méprisant les uns les autres, avaient dû pourtant se grouper en un seul parti. Isolées, les causes respectives des classes dirigeantes étaient trop pauvres d'arguments, trop illogiques pour qu'elles pussent essayer de se défendre avec succès ; il leur était indispensable de se rattacher à une cause supérieure, à Dieu lui-même, le « principe de toutes choses « , le « grand ordonnateur de l'Univers «. Ainsi, dans une bataille, les corps de troupes exposés abandonnent les ouvrages extérieurs nouvellement construits pour se masser au centre de la position ,dans la citadelle antique accommodée par les ingénieurs à la guerre moderne.

Trop ardents à la curée, les gens d'église ont commis aussi la maladresse, d'ailleurs inévitable, de ne pas évoluer prestement avec le siècle. Encombrés par leur bagage de vieilleries, ils sont restés en route. Ils jargonnent en latin et cela suffit pour qu'ils ne sachent plus parler le français de Paris. Ils ânonnent la théologie de Saint-Thomas, mais cet antique verbiage ne leur sert plus à grand chose pour discuter avec les élèves de Berthelot. Sans doute, quelques uns d'entre-eux, surtout les prêtres américains, en lutte avec une jeune société démocratique, soustraite au pouvoir de Rome, ont essayé de rajeunir leurs arguments, refourbi quelque peu leurs vénérables flamberges, mais ces façons nouvelles de controverse ont été mal vues en haut lieu, et le misonéisme a triomphé : le clergé se tient à l'arrière-garde, avec toute

l'affreuse bande des magistrats, des inquisiteurs et des bourreaux. En masse, ils se sont placés derrière les rois, les princes et les riches, et pour les humbles ils ne savent demander que la charité, non la justice, un coin modeste dans le Paradis futur, et non une large et belle place au bon soleil qui nous éclaire aujourd'hui. Quelques enfants perdus du catholicisme ont supplié le pape de se faire socialiste, d'entrer hardiment dans les rangs des niveleurs et des meurt de faim. Oh, que nenni ! Il s'en tient aux millions qu'on appelle le « denier de Saint-Pierre « et à cette « botte de paille « qui est le palais du Vatican.

Quel beau jour pour nous, penseurs libres et révolutionnaires, que celui pendant lequel le pape s'est définitivement enferré dans le dogme de son infaillibilité ! Voilà notre bonhomme saisi comme dans une trappe d'acier ! Il ne faut pas se dédire, se renouveler, vivre en un mot ! Il est ligoté dans les vieux dogmes, obligé de s'en tenir au Syllabus, de maudire la société moderne avec toutes ses découvertes et ses progrès. Il n'est plus désormais qu'un prisonnier volontaire enchaîné sur la rive et nous poursuivant de ses imprécations vaines, tandis que nous cinglons librement sur les flots. Par un de ses sous-ordres, il proclame la « faillite de la science ! « Quelle joie pour nous ! C'est le triomphe définitif que l'Église ne veuille plus apprendre ni savoir, qu'elle reste à jamais ignorante, absurde, enfermée dans ce que déjà Saint-Paul appelait sa folie !

Mais trop avides, les prêtres et les moines ont manqué de prudence; chefs de la conspiration, porteurs du mot d'ordre divin, ils ont voulu beaucoup plus que leur part. L'Église, toujours âpre à la rapine, ne manquait pas d'exiger un droit d'entrée de tous ses nouveaux alliés, républicains et autres; elle exigea des subventions pour toutes ses missions étrangères, elle exigea même la guerre de Chine et le pillage des palais impériaux. C'est ainsi que les richesses du clergé se sont prodigieusement accrues : dans la seule France, les biens ecclésiastiques ont beaucoup plus que doublé dans les vingt dernières années du dix-neuvième siècle; c'est par milliards que l'on évalue les terres et les maisons qui appartiennent ouvertement aux prêtres et aux moines, mais que de milliards encore ils possèdent sous les noms de vieux messieurs et d'antiques douairières ! Des jacobins se réjouissent presque de voir ces propriétés immenses s'accumuler dans les mêmes mains, espérant que d'un seul coup l'État pourra s'en emparer un jour : remède qui déplacerait la maladie mais ne la guérirait point ! Ces propriétés, produits du vol et du dol, il faut les reprendre pour la communauté puisque jadis elles furent siennes. Elles font partie du grand avoir terrestre appartenant à l'ensemble de l'humanité.

Transportons-nous par l'imagination aux temps à venir de l'irréligion consciente et raisonnée. Quelle sera dans ces conditions nouvelles l'oeuvre par excellence des hommes de bonne volonté ?

Remplacer les hallucinations par des observations précises, substituer aux illusions du paradis que l'on promettait aux faméliques les réalités d'une vie de justice sociale, de bien-être, de travail rythmé, trouver pour les fidèles de la religion humanitaire un bonheur plus substantiel et plus moral que celui dont les chrétiens se contentent actuellement. Ce qu'il fallait à ceux-ci, c'était de n'avoir point le pénible labeur de penser par eux-mêmes et de chercher en leur propre conscience le mobile de leurs actions ; n'ayant plus de fétiche visible comme nos aïeux sauvages, ils tiennent à posséder un fétiche secret qui panse leurs blessures d'amour-propre, qui les console de leurs chagrins, qui leur rende les heures de maladie moins longues et leur assure même une vie immortelle, exempte de tout souci. Mais tout cela pour eux personnellement : leur religion n'a cure des malheureux qui continuent à leur péril la dure bataille de la vie; comme les spectateurs de la tempête dont parle Lucrèce, il leur est doux de voir, de la plage, les gestes des naufragés luttant contre les flots. Ils peuvent relire dans les Évangiles cette vilaine parabole de Lazare « couché dans le sein d'Abraham « et refusant de tremper le bout de son doigt dans l'eau pour rafraîchir la langue des mauvais riches. (Luc XVI).

Notre idéal de bonheur n'est point cet égoïsme chrétien de l'homme qui se sauve en voyant périr son semblable et qui refuse une goutte d'eau à son ennemi. Nous, les anarchistes qui travaillons à l'émancipation complète de notre individu, collaborons par cela même à la liberté de tous les autres, même à celle du mauvais riche quand nous l'aurons allégé de ses richesses, et nous leur assurons le profit solidaire de chacun de nos efforts. Notre victoire personnelle

ne se conçoit point sans qu'elle devienne du même coup une victoire collective; notre recherche du bonheur ne peut s'imaginer autrement que dans le bonheur de tous : la société anarchiste n'est point un corps de privilégiés, mais une communauté d'égaux, et ce sera pour tous un bonheur très grand dont nous n'avons aujourd'hui aucune idée, de vivre dans un monde où nous ne verrons point d'enfants battus de leurs mères en récitant le catéchisme, point de faméliques demandant un sou, point de prostituées se livrant pour avoir du pain, point d'hommes valides se faisant soldats ou même policiers, parce qu'ils n'ont pas d'autres moyens de gagner leur vie. Réconciliés parce que les intérêts d'argent, de caste, de position, n'en feront pas des ennemis-nés les uns des autres, les hommes pourront étudier ensemble, prendre part, suivant leurs affinités personnelles, aux oeuvres collectives de la transformation planétaire, à la rédaction du grand livre des connaissances humaines, en un mot, vivre d'une vie libre, toujours plus ample, puissamment consciente et fraternelle, en échappant ainsi aux hallucinations, à la religiosité et à l'Église. Et par dessus tout, ils pourront travailler directement pour l'avenir en s'occupant des enfants, en jouissant avec eux de la nature, en les guidant avec méthode dans l'étude des sciences, des arts et de la vie.

Les catholiques ont beau s'être emparés officiellement de la société, ils n'en sont point et n'en seront point les maîtres,parce qu'ils ne savent qu'étouffer, comprimer, amoindrir : tout ce qu'est la vie leur échappe. Chez la plupart, la foi même est morte : il ne leur reste plus que la gesticulation pieuse, les prosternements et les ornements, l'égrenage du chapelet, le ronronnement du bréviaire. Les meilleurs parmi les prêtres sont obligés de fuir l'Église pour trouver un asile chez les profanes, c'est-à-dire chez les confesseurs de la foi nouvelle, chez nous, anarchistes et révolutionnaires, qui marchons vers un idéal, et qui travaillons à le réaliser. C'est en dehors de l'Église qui a fait faillite à tous les grands espoirs, que s'accomplit tout ce qui est grand et généreux. Et c'est en dehors d'elle, malgré elle, que les pauvres auxquels les prêtres promettaient ironiquement toutes les richesses du Paradis, conquerront enfin le bien-être de la vie présente :

C'est malgré l'Église que se fondera la vraie Commune, la société des hommes libres vers laquelle nous ont acheminés tant de révolutions antérieures contre le prêtre et le roi.

Publications des «Temps Nouveaux» n° 18

Élisée Reclus

La peine de mort

Ennemi de la peine de mort, je dois essayer d'abord d'en connaître les origines. Est-ce justement qu'on la fait dériver du droit de défense personnelle ? S'il en était ainsi, il serait difficile de la combattre, car chacun de nous a certainement le droit de se défendre et de défendre les siens, soit contre la bête, soit contre l'homme féroce qui l'attaque. Mais n'est-il pas évident que le droit de défense personnelle ne peut être délégué, car il cesse immédiatement avec le danger ? Quand nous prenons dans nos mains la vie de nos semblables, c'est qu'il n'y a pas de recours social contre eux, c'est que nul ne peut nous aider ; de même quand un homme se place en dehors des autres, au-dessus de tout contrat et qu'il fait peser son pouvoir sur des citoyens changés en sujets, ceux-ci ont le droit de se lever et de tuer qui les opprime. L'histoire nous donne heureusement des exemples nombreux de la revendication de ce droit.

L'origine de la peine de mort, telle que l'appliquent actuellement les États, est certainement la vengeance, la vengeance sans mesure, aussi terrible que peut l'inspirer la haine, ou la vengeance réglée par une sorte de justice sommaire, c'est-à-dire la peine du talion : « Dent pour dent, œil pour œil, tête pour tête «. Dès que la famille fut constituée, elle se substitua à l'individu pour exercer la vengeance ou la vendetta. Elle exige le prix du sang : chaque blessure est payée par une autre blessure, chaque mort par une autre mort, et c'est ainsi que les haines et les guerres s'éternisent. C'était l'état d'une grande partie de l'Europe au moyen âge, c'était au dernier siècle celui de l'Albanie, du Caucase et de beaucoup d'autres pays.

Cependant un peu d'ordre s'est introduit dans les guerres perpétuelles, grâce au rachat. Les individus ou les familles, pouvaient d'ordinaire se racheter, et ce genre de transaction était fixé par la coutume. Tant de bœufs, de moutons ou de chèvres, tant d'écus sonnants ou d'arpents de terrain étaient fixés pour le rachat du sang. Le condamné pouvait aussi se racheter en se faisant adopter par une autre famille, quelquefois même par celle qu'il avait offensée ; il pouvait aussi devenir libre par une action d'éclat ; enfin, il pouvait tomber trop bas pour qu'on daignât le punir. Il lui suffisait de se cacher derrière une femme et désormais il était libre, trop vil pour qu'on voulût le tuer, mais plus malheureux que s'il eût été couvert de blessures. Il vivait, mais sa vie était pire que la mort.

La loi du talion de famille à famille ne pouvait évidemment pas se maintenir dans les grands États centralisés, monarchies, aristocraties ou républiques. Là c'est la société, représentée par son gouvernement, roi, conseils ou magistratures, qui se charge de la vengeance ou de la vindicte, comme on dit en langage de jurisprudence. Mais l'histoire nous prouve qu'en accaparant le droit de punir au nom de tous, l'État, caste ou roi, s'est occupé surtout de venger ses injures particulières, et nous savons avec quelle fureur il a poursuivi ses ennemis et quels raffinements de cruauté il a mis à les faire souffrir. Il n'est pas de torture que l'imagination puisse inventer et qui n'ait été ainsi appliquée sur des millions d'hommes : ici on brûlait à petit feu, ailleurs on écorchait ou on découpait successivement les membres, à Nuremberg, on enfermait le condamné dans le corps de la « vierge « de fer, rougie au feu ; en France, on lui brisait les membres ou on le tirait à quatre chevaux ; en Orient, on empale les malheureux ; au Maroc, on les maçonne en ne laissant que la tête hors du mur. Et pourquoi toutes ces vengeances ? Est-ce pour punir de véritables crimes ? Non, toujours la haine des rois et des classes dominantes s'est tournée contre les hommes qui revendiquaient la liberté de penser et d'agir. C'est au service de la tyrannie qu'a toujours été la peine de mort. Qu'a fait Calvin, maître du pouvoir ? Il a fait brûler Michel Servet, un de ces hommes de divination scientifique comme on en compte à peine dix ou douze dans l'histoire de l'humanité toute entière. Qu'a fait Luther, autre fondateur de religion ? Il a excité ses amis les seigneurs à courir sus aux paysans : « tuez-les tous, tuez-les, l'enfer les reprendra plus tôt. « Qu'a fait l'Église catholique triomphante ? Elle a organisé des autodafés. C'est elle qui alluma les bûchers, qui tint pendant trois siècles le noble peuple de l'Espagne sous la terreur. Et récemment quand une ville libre, coupable d'avoir maintenu son autonomie, a été reconquise par ses oppresseurs, n'avons-nous pas vu ceux-ci tuer par milliers, hommes, femmes, enfants et se servir de la mitrailleuse pour grossir plus vite les tas de cadavres ? Et ceux qui ont pris part au massacre, fiers de leur besogne, ne sont-ils pas venus cyniquement s'en vanter ? Ici même on a pu les entendre.

Mais si l'État est féroce quand il s'agit de venger une atteinte portée à son pouvoir, il apporte moins de passion dans la vindicte des crimes privés, et peu à peu cela lui a fait honte d'appliquer la peine de mort.

Le temps n'est plus où le bourreau, vêtu de rouge, fait montre de sa personne derrière le roi : ce n'est plus le second personnage de l'État, ce n'est plus le «miracle vivant» comme l'appelait Joseph de Maistre ; il est devenu la honte de la société et ne se laisse pas même connaître sous son nom. On a vu des hommes se faire sauter la main droite pour n'être pas forcés à servir de bourreau. En beaucoup de pays où la peine de mort existe encore, on ne décapite, on ne pend, on ne garrotte plus que dans l'intérieur des prisons. Enfin, dans plusieurs pays, la peine de mort est abolie ; depuis plus de cent ans le sang des décapités ne souille plus le sol de la Toscane, et la Suisse est une des nations qui ont eu l'honneur de brûler l'échafaud. Et maintenant elle aurait la honte de le rétablir ! Elle a vraiment bien peu de souci de sa gloire. Avant qu'elle adopte le rétablissement de la peine de mort, qu'on lui prouve au moins que les pays où il y a le moins de crimes sont ceux où la pénalité est le plus terrible !

Or, c'est précisément le contraire qui arrive : car le sang appelle le sang, c'est autour des échafauds et dans les prisons que se forment les meurtriers et les voleurs. Nos tribunaux sont des écoles de crime. Quels êtres plus vils que tous ceux dont la vindicte publique se sert pour la répression : mouchards et gardes-chiourme, bourreaux et policiers !

Ainsi la peine de mort est inutile. Mais est-elle juste ?
Non, elle n'est pas juste. Quand un individu se venge isolément, il peut considérer son adversaire comme responsable, mais la société, prise dans son ensemble, doit comprendre le lien de solidarité qui la rattache à tous ses membres, vertueux ou criminels, et reconnaître que dans chaque crime elle a aussi sa part.

A-t-elle pris soin de l'enfance du criminel ? Lui a-t-elle donné une éducation complète ? Lui a-t-elle facilité les chemins de la vie ? Lui a-t-elle toujours donné de bons exemples ? A-t-elle veillé à ce qu'il ait bien toutes les chances de rester honnête ou de le redevenir après une première chute.

Et si elle ne l'a pas fait, le criminel ne peut-il pas la taxer d'injustice ?

L'économiste Stuart Mill, ce probe savant qu'il est bon de donner en exemple à tous ses confrères, compare tous les membres de la société à des coureurs auxquels un César quelconque fixerait le même but. L'un des concurrents est jeune, agile, dispos, un autre est déjà vieux : il en est de malades, de boiteux, de culs-de-jatte. Serait-il juste de condamner les derniers : les uns à la misère, les autres à l'esclavage ou à la mort, tandis que le premier serait couronné vainqueur ? Et fait-on autre chose dans la société ? Les uns ont des chances de bonheur, d'éducation et de force : ils sont déclarés vertueux ; les autres sont condamnés par le milieu à rester vautrés dans la misère ou dans le vice : c'est sur eux que doit tomber la vindicte sociale ?

Mais il est encore une autre cause qui défend à la société bourgeoise de prononcer la peine de mort. C'est qu'elle-même tue et tue par millions. S'il est un fait prouvé par l'étude de l'hygiène, c'est que la vie moyenne pourrait être doublée. La misère abrège la vie du pauvre. Tel métier tue dans l'espace de quelques années, tel autre en quelques mois. Si tous avaient les jouissances de la vie, ils vivraient comme des pairs d'Angleterre, ils dépasseraient la soixantaine, mais condamnés pratiquement soit aux travaux forcés, soit - ce qui est pis - au manque de travail, ils meurent avant le temps, et pendant leur courte vie, la maladie les a torturés. Le calcul est facile à faire. C'est au moins 8 à 10 millions d'hommes que la société extermine chaque année, en Europe seulement, non en les tuant à coups de fusils, mais en les forçant à mourir en supprimant leur couvert au banquet de la vie. Il y a dix ans, un ouvrier anglais, Duggan, se suicida avec toute sa famille. Un infâme journal, toujours occupé à vanter les mérites des rois et des puissants, eut l'impudence de se féliciter de ce suicide d'ouvrier. « Quel bon débarras, s'écria-t-il, les ouvriers pour qui il n'y a pas de place, se tuent eux-mêmes, ils nous dispensent de la besogne désagréable de les tuer de nos mains «. Voilà le cynique aveu de ce que pensent tous les adorateurs du Dieu Capital !

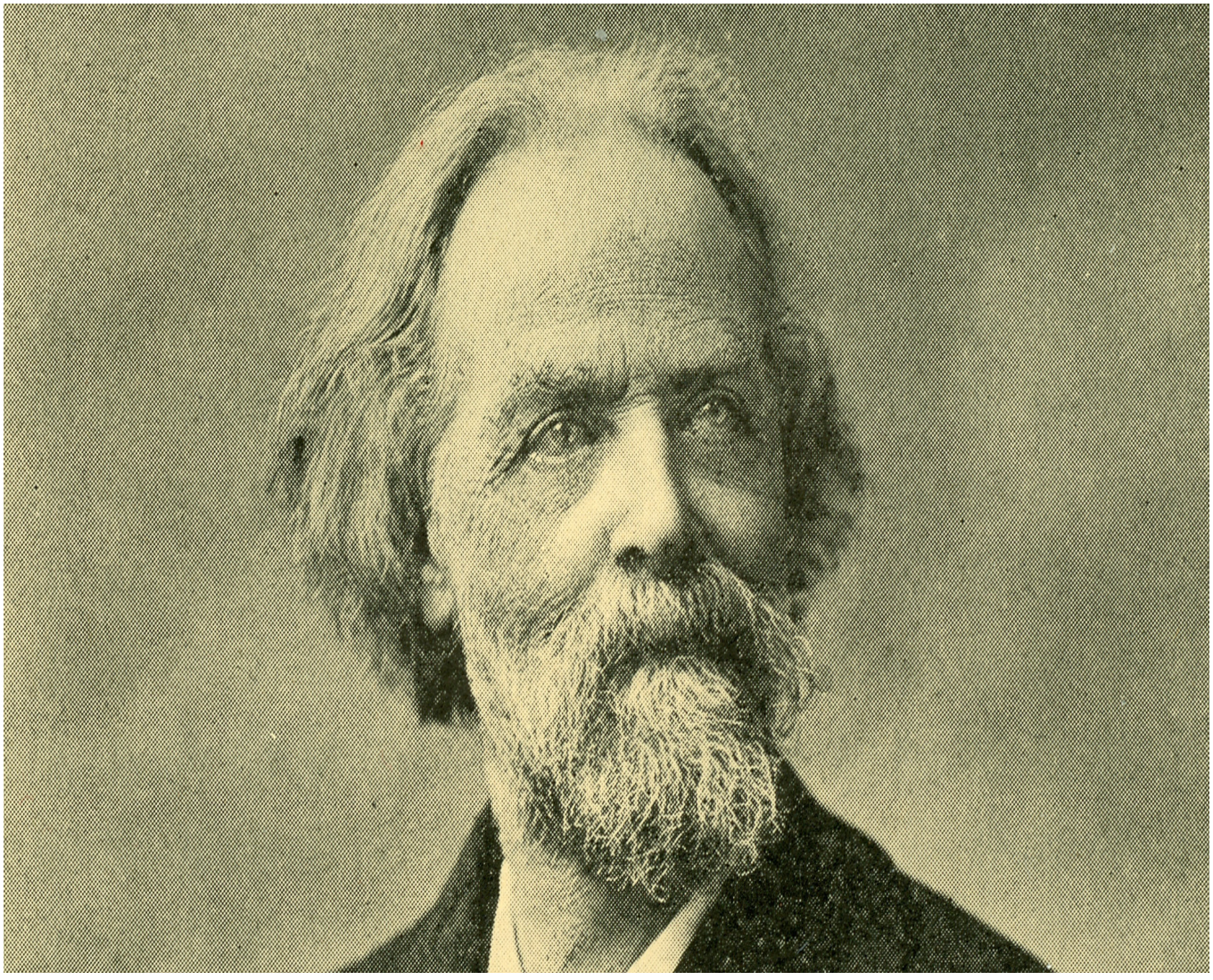
Quel est donc le remède à tous ces meurtres en masse, en même temps qu'aux meurtres qui se commettent isolément ? Vous savez d'avance ce que propose un socialiste. C'est un changement social complet, c'est le collectivisme, l'appropriation de la terre et des instruments par tous ceux qui travaillent. C'est ainsi que le gouffre de haine pourra se combler entre les hommes, que la misère et la poursuite de la fortune, cette grande conseillère de crimes, cesseront

d'exciter les citoyens les uns contre les autres, et que la vindicte sociale pourra se reposer enfin. Au droit de la force, qui prévaut dans la nature sauvage, il est temps de faire succéder la justice, qui est l'idéal de tout homme digne de ce nom.
Mais dans la société transformée, il est possible qu'il y ait encore des crimes. Physiologiquement le type du criminel pourra se présenter de nouveau. Que ferons alors ? Tuerons-nous le criminel ? Non certes. Celui chez lequel le crime provient de la folie, nous le soignerons, comme nous soignons les fous ou les autres malades, en nous garant de leurs violences. Quant aux hommes devenus criminels par la fougue du tempérament ou l'ardeur du sang, il serait dès maintenant possible de leur proposer la réhabilitation par l'héroïsme.

On l'a vu cent fois : des galériens se jettent dans les flammes ou dans les eaux pour sauver des malheureux et se sentir renaître ainsi dans l'estime des autres hommes. Les forçats que la commune de Carthagène rendit libres et que la France a refait esclaves, ont été sublimes d'héroïsme pendant leur courte liberté de quelques mois. Obéissez, disait le Christianisme, et le peuple s'est avili. Enrichissez-vous, disent les bourgeois à leurs fils, et ceux-ci cherchent à s'enrichir de toutes les manières, soit en violant, soit avec plus d'habileté, en tournant la loi. Devenez des héros, disent les socialistes révolutionnaires et des brigands même pourront se relever par l'héroïsme.

Élisée Reclus

Conférence faite à une réunion convoquée par l' « Association Ouvrière « de Lausanne (1879)



Le Libertaire
Internet : -http://le-libertaire.net/
E-Mail : julesdurand.lehavre@gmail.com
Directeur de la Publication : Olivier Lenourry
Numéro de commission paritaire en cours

A vos plumes
Le libertaire accueille amicalement l'apport artistique , les études sociales, culturelles et économiques des lecteurs et lectrices
Envoyez vos articles au Libertaire. par Mail julesdurand.lehavre@gmail.com